

Mémoire

Adressé à la Commission spéciale « Mourir dans la dignité »

Par madame Ghislaine Gillet

Mourir paisiblement

Pour moi, mourir dans la dignité veut dire mourir sans souffrance inutile. Par inutiles, j'entends ces souffrances qui précèdent la mort quand elle est devenue inévitable. Je parle à la première personne, mais je suis convaincue de représenter ici l'opinion de beaucoup de personnes de mon âge.

La vieillesse

J'ai soixante-quatorze ans. Ma vieillesse serait vraiment envisagée avec beaucoup plus de calme et de sérénité si j'étais certaine que mon médecin traitant pouvait m'aider à mourir paisiblement quand l'heure sera venue. Car, disons le franchement : le grand âge se présente à nous tous avec son cortège de douleurs et d'abandons de toutes sortes; perte de l'acuité visuelle ou auditive, perte de mobilité, perte du permis de conduire, etc.

Comme beaucoup d'autres personnes de ma génération, j'ai peur : pas de mourir, mais de ce qui vient avant: peur de ces douleurs nouvelles qui surgissent subitement dans nos corps vieillissants ou des anciennes qui se réveillent au petit matin. De celles qui nous mènent vers les corridors de l'urgence ou dans les salles d'attente surpeuplées des bureaux de médecins toujours plus débordés. Peur de mourir lentement à côté d'étrangers qui ont aussi peur que moi. Peur de me retrouver seule, souffrante chez moi, sans espoir de guérir. Peur que l'on me laisse souffrir parce qu'on n'a pas le temps de me soigner. Peur de devoir jouer la comédie pendant longtemps pour dissimuler à mes proches que je souffre. Peur de les épuiser. Peur de ne pas trouver de place aux soins palliatifs, car ils sont en quantité insuffisante vous le savez.

Le président du collège des médecins le docteur Lamontagne déclarait récemment « Les médecins sont conscients des douleurs parfois continues que vivent certains grands malades et pour lesquels la médication prescrite a peu d'effets. ».

Enfin un médecin qui avoue ne pas être toujours en mesure de soulager la souffrance.

Le paradis

Les croyants ont cet avantage de se projeter dans un avenir meilleur. Pour certains d'entre eux, le paradis est peuplé de jeunes vierges. Pour beaucoup d'autres, il s'agit du bonheur définitif, de la contemplation, des retrouvailles avec leurs proches. Je leur abandonne leurs rêves. Peut-être seront-ils beaucoup plus courageux que moi devant la souffrance. Moi, je ne crois pas vraiment au paradis.

Protéger la vie

Les plus ardents protecteurs de la vie humaine tiennent à la conserver sous forme d'embryon jusque dans le ventre de mères épuisées dans les pays dits « en développement ». Ils se promènent avec des pancartes disant qu'il faut protéger la vie. « Il faut protéger la vie des mourants », disent-ils d'un même souffle. En cas où... en cas de quoi? En cas où les malades n'auraient pas assez souffert? En cas, disent-ils parfois, où ils se réconcilieraient avec leurs proches, pour leur permettre « de pardonner et d'être pardonnés. » Pour ma part, j'espère bien accéder à ce stade avant le coma terminal.

Je ne crois pas à la valeur rédemptrice de la souffrance et je ne vois pas pourquoi je souffrirais un jour ou une heure de trop, quand la fin sera imminente. Beaucoup de Québécois de mon âge, et la plupart des plus jeunes partagent cette conception.

Respect de la vie humaine

Rendue à son extrémité, la vie humaine ressemble davantage à la vie végétative qu'à la vie des animaux dits supérieurs. Je n'empêche pas les croyants de vouloir vivre et mourir en conformité avec leurs valeurs, si c'est leur volonté, mais qu'ils n'imposent pas leurs croyances à ceux pour qui la souffrance n'a pas valeur de rédemption ou d'exemplarité.

Les démences

Je n'espère pas non plus une survie en tant qu'organisme privé de l'usage d'une partie de son cerveau. Dans la nature, ces organismes ne survivraient pas longtemps. Je voudrais pouvoir décider à la réception d'un diagnostic de démence d'en finir plus vite avant que ma conscience ne s'éteigne. Cela ne veut pas dire qu'il faudrait hâter la mort des autres évidemment. C'est pourquoi un testament de fin de vie est essentiel.

Le suicide

Vous me direz que l'on peut toujours se suicider. Justement, le suicide des personnes âgées continue de progresser. Elles sont désespérées. Ne me dites pas que notre système de santé est en mesure de couvrir dans l'avenir leurs besoins physiques et psychologiques. On les laisse croupir

souvent dans des gites improvisés parce qu'on ne sait plus quoi en faire, on les nourrit de purées avec un budget de six dollars et demie par jour en moyenne, mais surtout, qu'elles ne se suicident pas!

Une mort plus douce

Je rêve du jour où comme en Oregon en même temps qu'avec un diagnostic final on me dise que si je le désire je pourrais me procurer une médication contre la souffrance qui m'amène à ma fin. Je la mettrais dans ma table de nuit. Peut-être ne m'en servirais-je jamais. Ce serait comme une police d'assurance. Si mon médecin traitant de ce temps-là pouvait être auprès de moi, ce serait l'idéal. Ou encore une infirmière des soins palliatifs qui me suivrait depuis un moment. Que l'on me donne en tout cas, la chance d'être accompagnée dans la dernière démarche de ma vie.

Pour terminer, je désire citer le journaliste Patric Lagacé dans sa chronique du deux juin dans le journal « La Presse » où il relate la mort de ses parents frappés par le cancer. « Je ne veux faire brailler personne. Mais une mort longue et pénible, c'est une indignité terrible à supporter. Pour le mourant d'abord et avant tout évidemment. Qui se voit, qui se sent décliner. C'est pourquoi dans le débat sur le suicide assisté je suis du bord de l'Oregon. »

Moi aussi, et j'espère que cette commission tiendra compte des désirs d'une grande partie de la population qui n'a pas toujours la capacité de s'exprimer sur ce sujet.

Ghislaine Gillet
Juillet 2010